numéro
17
04/89

LE JOURNAL DE BETHANIE

ISSN
07603509
10 F.

Ce fut la fête ...

Après beaucoup d'attente et d'incertitude, voici finalement ce numéro 17 du Journal de Béthanie. J'avais en effet annoncé lors de la dernière A.G. à MONTCEL que je ne souhaitais plus m'en occuper et attendais la relève. J'attends encore...

Par ailleurs, j'ai continué à recevoir des articles (avec quelques dessins, merci Papy), et deux lettres demandant pourquoi le Journal ne paraissait plus. Ce n'est pas beaucoup, mais par respect pour les amis qui ont fait l'effort d'écrire ou de rédiger des articles passionnants, il me paraît normal de diffuser, même avec retard, et illustré comme-je-peux.

Avant de passer à ce que ce numéro vous propose, je commencerai par ce qu'il ne propose pas, et je le regrette ; à part les membres du C.A., personne n'a éprouvé le besoin de faire partager ses éventuelles réflexions sur l'A.G., où il s'est pourtant passé des choses. Ou bien justement tout cela est-il lié ?

En tout cas, nous sommes au moins quatre membres du Conseil à avoir eu envie de vous faire partager nos états d'âme, et vous trouverez dans l'ordre où ils ont été rédigés, les réflexions de Michèle Leflon (Septembre 1988, pages 3 et 4), les miennes (Février 1989, page 5), celles de Michel Auville (Avril 1989, page 6) et de Marie-Jeanne Lheureux (Avril 1989, pages 7 à 9). Si cela ne fait réagir personne...

Ensuite, les compte-rendus de vacances : Papy nous fait partager son séjour dans le Doubs (pages 10 à 12), une équipe de stagiaires informaticiens nous montre ce dont elle est capable après une semaine de stage "traitement de textes" (page 13), et Michel Auville nous décrit le camp qui s'est déroulé à Pomport l'été dernier (pages 14 et 15).

Nous en arrivons aux rubriques qui ont réservé leurs places depuis de nombreux numéros : la chronique de Jean Pierre Verdonck (Page 16), et la suite de la nouvelle de Michel Auville (Pages 17 à 19). J'y ajouterai l'article de Finette (pages 20 à 25), retranscrit dans le style inimitable de Papy (textes et dessins, de nouveau !). Marie-Thérèse Balland nous donne quelques nouvelles du Brésil (pages 26 à 28).

Enfin, ce journal se termine en page 29 avec un poème que nous a laissé Joël Dossett, le neveu de Paula, dont vous savez tous certainement déja qu'il nous a quitté le 16 Février dernier.

Quelques mots enfin pour ceux qui ne retrouve pas dans ce numéro les articles qu'ils m'ont adressé, pour certains depuis longtemps. A force d'attendre, ce numéro du Journal est déjà imposant (30 pages, un record !)

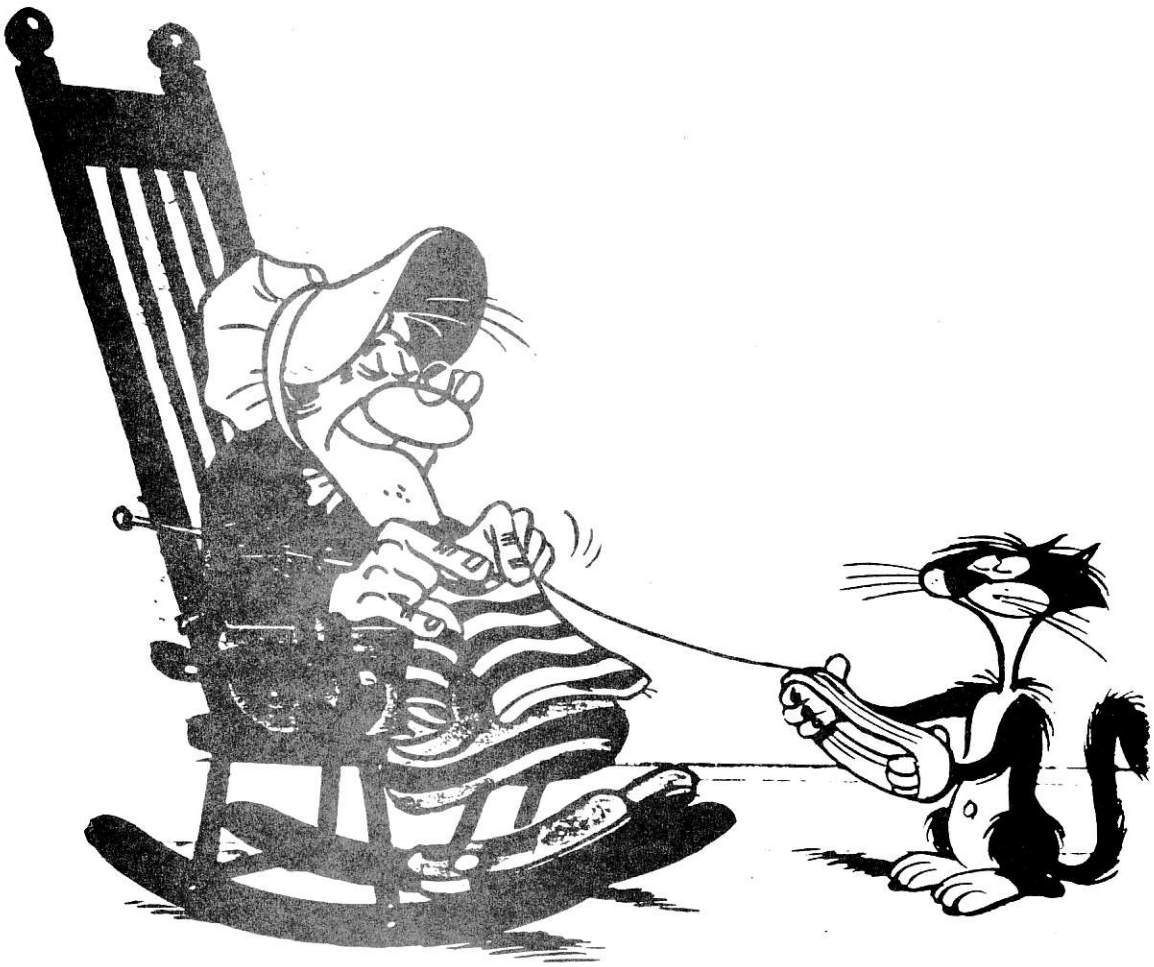
J'ai donc été obligé d'en garder pour le prochain numéro, et j'ai choisi de passer en priorité les articles personnels, directement écrits par les amis qui me les ont envoyés, plutôt que les articles repris ailleurs, qui seront publiés dans le prochain numéro.

Toutes mes excuses à Denise Noël, Marinette Monier, et Sylvie Decottignies.

A plus tard ! (Peut-être à l'A.G. fin Aout ?)
Pierre Leflon

PROPOS SUR LE 10EME ANNIVERSAIRE DE BETHANIE

Je vais abusivement profiter de la facilité avec laquelle je ferai parvenir cet article au rédacteur en chef de notre journal, au moment même où la maquette doit partir chez l'imprimeur, pour vous livrer quelques réflexions que m'a inspirées la dernière AG.



Félicitons nous tout d'abord du succès de la fête du 10ème anniversaire de Béthanie. Il y a dix ans débutait la vie communautaire à Montcel. Aurions-nous, à l'époque, osé croire au succès durable de cette expérience ? Des transformations ont eu lieu, certes. Il y a eu des périodes difficiles. Il y en aura encore, assurément. Cette fête aura, je l'espère, permis de montrer que les amis étaient toujours présents, plus nombreux même, et l'Association, née pour soutenir la communauté, reste disponible.

Cette Association s'est également modifiée. Elle s'est développée. Une autre communauté est née à Moulins. Des camps de vacances ont eu lieu. C'est trop peu, diront certains. Mais n'est-ce pas déjà cela, et mieux que rien ! D'autres associations existent dont les buts sont similaires aux nôtres. C'est l'esprit gaulois qui veut cette fragmentation des initiatives. Ne soyons donc pas trop ambitieux. Mais faisons bien ce que nous faisons. Je veux par là faire quelques commentaires sur les camps.

Une phrase - peut-être dite en aparté, je ne sais plus - m'a profondément choquée : à propos de vacances, rassemblant si je ne m'abuse, en majorité, voire en totalité des membres de l'Association, il a été dit : " Ce n'était pas un camp, c'était un rassemblement d'amis." Mais, expliquez-moi la différence ! Si je préfère faire un camp Béthanie, plutôt que celui d'une autre Association, c'est uniquement parce que je considère ces camps comme des rassemblements d'amis, l'Association n'étant là que pour favoriser ces rencontres, en apportant un certain soutien logistique (par exemple échange d'adresses de maisons accessibles).

Peut-être avons nous oublié que le but de notre Association était le partage de moments de vie, c'est à dire dans les camps le partage de temps de vacances. Pris par la demande des amis et puis des amis des amis voulant participer à nos camps, grisés par le succès devrais-je dire, nous avons toujours hésité à dire non. Malheureusement les amis des amis étaient plus souvent des handicapés que des valides. Et effectivement les camps sont devenus autre chose qu'un partage de temps de vacances. Les tâches matérielles sont devenues submergeantes. Et dans certains cas, ces camps ne peuvent plus être considérés comme des vacances pour les valides. Ces camps ne sont plus simplement des rassemblements d'amis. D'autres Associations existent, organisant des vacances pour les handicapés. Ce n'est pas le but de Béthanie. A vouloir trop faire, nous le faisons mal. Les relations se détériorent et chacun ne trouve plus auprès de l'autre l'écoute qu'il espérait au cours de cette vie communautaire. Une réflexion me parait indispensable sur ce point. Ecrivez vos idées dans le journal. Ce sujet devrait être à mon avis un des thèmes majeurs de la prochaine AG. Mais la discussion n'y sera féconde que si elle a été préparée dans l'année.

Enfin il me parait indispensable d'aborder le problème du prix de journée dans les camps. Il est évident qu'un prix de journée est indispensable quand ces camps se déroulent dans des maisonnées. Il existe des charges fixes qui ne peuvent être estimées autrement. Mais l'uniformité me paraît illusoire. Chaque groupe doit rester libre de fixer le niveau des dépenses qu'il souhaite. Peut-être avons nous fait une erreur en versant à chaque camp une subvention uniforme. Sans doute cette aide ne devrait être versée qu'aux groupes dont certains membres n'ont pu payer la totalité des frais. Encore faudrait-il que ces groupes aient la franchise d'en faire la demande. Là encore la discussion doit se poursuivre et la prochaine AG devrait trancher.

Michèle

BETHANIE ... et moi

Après la dernière AG, je souhaiterais moi aussi m'exprimer dans ce numéro du Journal, bien que certains penseront peut-être qu'il s'agit plutôt de propos intéressant le CA que l'ensemble des adhérents ...

En effet, cette réunion m'a permis d'atterrir, de prendre conscience que les adhérents - vous - n'attendaient plus rien de Béthanie, sinon d'organiser une fête par année afin de maintenir les liens entre tous les amis.

J'en étais encore resté à l'époque où MONTCEL allait s'installer, plongeon vers l'inconnu, où il a été décidé de monter des camps d'été sur un autre principe, à une échelle plus réduite, que les camps APF où la plupart d'entre nous avaient fait leurs premières armes; à l'époque où il a été décidé de lancer le Journal, où d'autres maisonnées se sont créées.

Là, une Association était nécessaire afin que les amis qui voulaient concrétiser ces idées se sentent soutenus.

Maintenant, j'ai l'impression que nous sommes en régime de croisière, qu'il s'agit simplement de ne pas perdre l'acquis, tous ces liens d'amitiés ainsi créés par des objectifs communs.

S'il s'agit là d'un but louable et tout aussi intéressant qu'un autre, j'avoue cependant que je préfère passer la main à d'autres qui seront plus capables que moi de traiter cet aspect des choses, avec un enthousiasme que je n'ai plus maintenant.

C'est pourquoi il est clair que je ne ferai plus partie du prochain C.A., et je lance un appel pour que la situation ridicule qui s'est produite à la dernière A.G. ne se renouvelle pas à la prochaine fête : il faut que des candidats capables d'assumer ces nouveaux objectifs acceptent de prendre en charge l'Association, sinon elle crèvera.

- - - - -

En ce qui concerne le Journal, j'avais également indiqué que je ne voulais plus m'en occuper, essentiellement à cause de mes autres occupations, de mon incapacité totale de l'illustrer et du manque de collaboration que j'ai trouvée en ce domaine. Après plusieurs mois d'attente, personne ne s'est manifesté pour prendre la relève ...

Et c'est un courrier de Papy qui m'a finalement décidé à sortir ce dernier numéro en ce qui me concerne, qui contient tous les articles "personnels" que j'ai reçus, par égard à ceux d'entre vous qui se sont donnés la peine de les écrire.

Encore une fois, il faut que la relève se manifeste lors de la prochaine A.G. pour que ce merveilleux outil de dialogue que constitue le Journal survive !

- - - - -

Je ne voudrais pas terminer cet article par des propos négatifs : je trouve que cette Association à permis de réunir des gens formidables pour faire des choses formidables. Bonne chance à ceux qui prendront son avenir en charge !

Pierre LEFLON

Lettre aux adhérents

BETHANIE EN LETHARGIE
BETHANIE DANS L'IMPASSE

Ce titre peut paraître paradoxal, mais les faits sont là.

Il a déjà été écrit dans notre journal que la "faiblesse" de Béthanie était de reposer sur la bonne volonté d'un nombre réduit de quelques personnes. En dix ans la relève ne s'est pas faite et c'est ainsi que le désengagement de quelques uns d'entre nous, annoncé lors de l'AG de fin Août dernier à Montcel, remet en cause l'existence même de Béthanie.

Paradoxalement, la "grisaille" de l'AG avait succédé à la joie de la fête des dix ans, si bien préparée et si bien réussie, où étaient réunies, pour notre bonheur à tous, tant d'amitiés précieuses et de complicités chaleureuses. Ce qui indique que l'esprit de Béthanie n'est pas mort et qu'elle garde du sens.

Cependant, à l'heure qu'il est, il n'y a ni conseil d'administration élu (faute de candidats), ni projets, ni rendez-vous pris. Le journal que vous lisez a toutes les chances d'être le dernier. L'association est en état de "mort légale".

Les "Farfadets" et "La maison du four" fonctionnent de façon autonome. Alors, faut-il aider Béthanie à mourir (sans qu'il faille le vivre comme un échec et en la remerciant pour les services rendus) ou y-a-t-il encore pour elle un espace de vie ? Dans ce cas, et pour sortir de l'impasse actuelle, il faudra définir avec qui, et comment, et repréciser, une fois de plus, pourquoi.

Une AG extraordinaire pourrait se tenir à Montcel, fin Août prochain (confirmation par lettre courant Mai) afin de faire une mise au point et d'arrêter les décisions nécessaires. Je vous y convie. D'ici là, amis, adhérents de Béthanie, vous pouvez nous faire parvenir vos réflexions et vos suggestions en écrivant, à votre choix à

Marie-Jeanne LHEUREUX.
Les Farfadets - 45 rue des Meuniers - MOULINS
79700 MAULEON.

Michèle LEFLON.
55 rue de la Campagne - PRIX LES MEZIERES
08000 CHARLEVILLE MEZIERES

Paulette TROMBETTA.
La Maison du Four - MONTCEL
63460 COMBRONDE

Michel AUVILLE.
63 Allée de la Touraine
59650 VILLENEUVE D'ASCQ

Bien amicalement à vous

Michel Auville.
(04/89)

Faire le point sur ce que je pense de l'avenir de BETHANIE...

Cette lettre, je ne voulais pas la faire parceque j'ai l'air de déballer des vieilles rancoeurs.

Mais on m'a demandé de la faire. Alors, je vais essayer d'être la plus positive possible.

* Je pense que l'Association Béthanie doit continuer à exister pour plusieurs raisons.

Des raisons pratiques d'abord :

- Le bail de la maison de Montcel est au nom de Béthanie ;

- Les communautés ont besoin d'une Association de tutelle pour les soutenir vis à vis des pouvoirs publics (pour mémoire les problèmes de Montcel vis à vis de l'emploi des valides comme tierces personnes des personnes handicapées - ou les premières démarches faites pour MOULINS avant la création des Farfadets). On est davantage crédible quand on est soutenu par une Association.

- Les communautés ont aussi besoin d'un soutien moral et amical. Ce n'est pas toujours facile de vivre en Communauté, et de savoir que beaucoup de monde nous soutiennent est très important. Vous ne pouvez pas savoir, quand tout va mal et qu'on ne sait plus par quel bout prendre les problèmes comme une lettre, une visite ou un coup de téléphone peut faire du bien. La semaine dernière, je suis passée à Montcel en revenant de conduire Marius dans un centre de rééducation à LYON. J'étais très contente. C'est là qu'on se rend compte que nous sommes proches les uns des autres et que nous faisons tous partie de la même "baraque".

* Mais l'Association BETHANIE, qu'est ce que c'est exactement ?

- Une dizaine de personnes qui vivent en communauté dans le Puy de Dôme ;

- Cinq ou six autres qui vivent quelque chose de semblable à l'autre bout de la France ;

- Des groupes de valides et handicapés qui organisent des camps d'été en donnant de leur temps, de leurs forces et quelquefois de leur argent ;

- Un rédacteur en chef qui pleure sans arrêt des articles pour son journal (que ce soit Patrick ou Pierre c'est toujours la même chanson, c'est l'air qui change) ;

- Un conseil d'administration qui essaie que tout aille dans le même sens afin d'éviter l'éclatement ;

- et des adhérents

* qui lisent le Journal ;
* qui regardent les montages diapos sur les camps ;
* qui aiment se retrouver une fois par an pour l'Assemblée générale et qu'il ne faut surtout pas perturber avec les problèmes de l'Association et du Conseil d'Administration.

A ce propos, je demande pardon à tous ceux que j'ai choqués au mois d'Août dernier en mettant sur le tapis, en pleine Assemblée Générale, le financement des camps d'été ; je pensais que nous aurions pu y réflêchir ensemble. Mais on ne m'a même pas écoutée ... Du moment qu'il y a un problème, on n'écoute plus, ça dérange.

Je regrette, mais ce n'est pas toujours drôle d'être au C.A. Depuis 7 ans que j'y suis, je n'ai manqué qu'une réunion (le jour où nous avons emménagé à MOULINS). Cela représente bien des efforts. Prendre le train le Samedi après la classe, arriver dans le Nord à 20 heures, réunion jusque 23 heures ou peut-être plus, repos-déjeuner pour retour dans l'autre sens pour retravailler le Lundi matin. Traverser la France pour se retrouver trois sur huit, les autres étant on ne sait où ...

Je l'ai toujours fait de bon coeur, même si parfois cela était lourd.

- Mais je pensais que pour durer et être crédible, une Association avait besoin de structures et que les décisions du Conseil d'Administration seraient respectées par tous les adhérents.

- Je pensais que pour qu'une Association dure, il fallait aller dans le même sens (sous peine d'éclater)

- Je pensais qu'un C.A. pouvait être amené à réfléchir sur des problèmes concrets et à prendre des décisions pour régler ces problèmes.

- Je pensais que dans une Association digne de ce nom, il fallait un minimum d'entraide. J'avais trouvé sympa et allant dans le sens des statuts la dernière décision du Conseil d'Administration concernant le prix des camps. Chaque camp demande le même prix (110 F par jour et par personne) et le surplus (si surplus il y a) n'est pas redonné aux participants mais reversé sur un compte camp dans le but d'aider dans les autres camps les personnes valides ou handicapées ne pouvant, pour de multiples raisons, payer le prix fixé.

Mais voilà, bien des choses positives en sont restées à l'état de décision du Conseil d'Administration et n'ont pas été suivies par les adhérents (même membres du Conseil d'Administration).

Dans ce cas, à quoi sert d'être en Association ? Des liens d'amitié suffiraient.

Encore une fois, pardon d'avoir l'air de déballer de vieilles rancoeurs.

Malgré tout cela, l'Association, on ne peut s'en passer pour le moment. Alors, si elle doit continuer, qui'elle continue avec un minimum de structures, de respect des décisions, de respect les uns des autres et peut-être avec une plus grande prise en charge par chacun.

La vie d'une Association demande de l'énergie qui ne doit pas être fournie uniquement par les membres du C.A., les gens vivant en Communauté, les organisateurs de camps ou le rédacteur en chef du Journal. On aimerait sentir un peu plus les autres :

- une oreille attentive quand de temps en temps, il y a un problème plus gros ou plus délicat que les autres ;

- un petit coup de pouce en cas de fatigue physique ou morale ;

- un article dans le Journal sans qu'on les pleure sans arrêt.

L'Association continuera à exister si tous les adhérents le veulent et si tous les adhérents y mettent ce petit quelque chose qui fait que les machines bien entretenues et bien huilées durent longtemps.

L'Association est entre nos mains à tous.

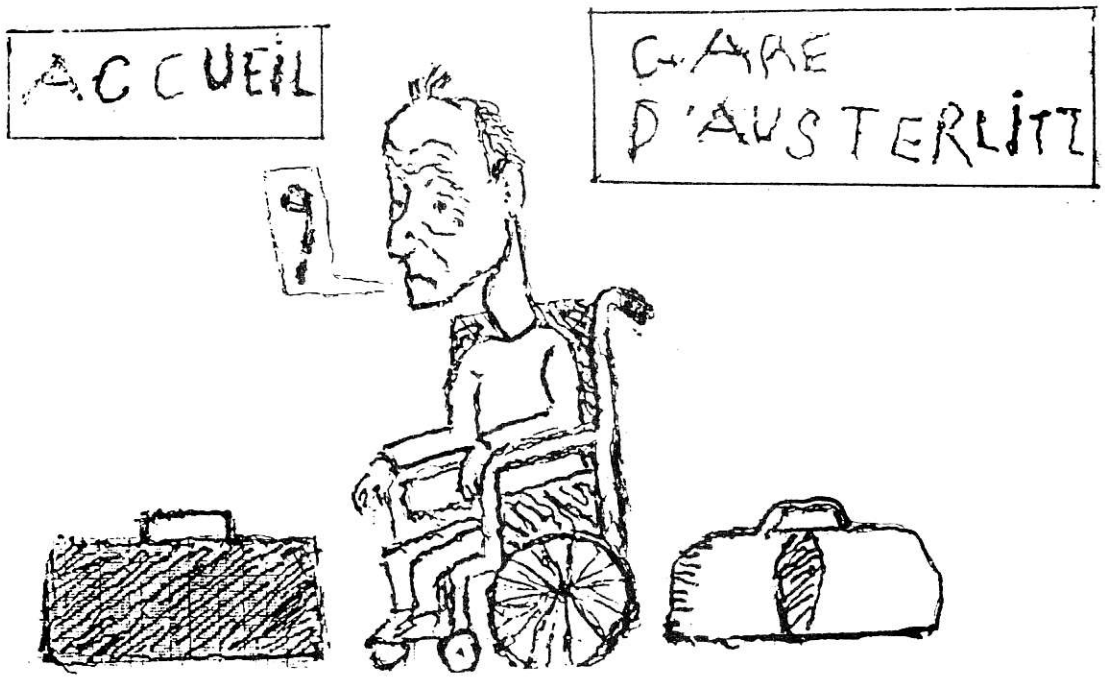
MARIE-JEANNE LHEUREUX
(04/89)

Les tribulations d'un vacancier en fauteuil roulant

Depuis quelques mois, je cherchais où passer mes vacances. Un jour, je tombais sur l'annonce de Marc et Chantal dans le Journal de Béthanie qui disait qu'ils voulaient recevoir des handicapés au mois de Juillet dans leur pays (le Doubs). J'écrivis, et le 3 Juillet je partis à Poitiers pour prendre le train pour Paris. Deux camarades qui m'accompagnaient jusqu'à la gare m'installèrent avec l'aide d'une charmante hôtesse de l'accueil.

Quand je voyage, on me met près des WC ; étant muet, j'écris sur une ardoise pour me faire comprendre. J'avais écrit avant que le train n'entre en gare à l'intention de ceux qui me descendraient du wagon de me conduire avec mes bagages à l'accueil. L'employé qui était chargé de s'occuper de moi (peut-être était-il complètement mirrot, ou il avait décidé que j'étais débile), ne daigna pas jeter un regard sur mon ardoise. Une voyageuse, en voyant mes gestes désespérés, s'approcha gentiment et lut ce que je voulais dire.

J'avais rendez-vous à l'accueil de la gare d'Austerlitz, mais il n'y avait pas de trace de Marc.



Plusieurs minutes passèrent. Enfin, parurent trois jeunes hommes avec le type d'un pays qui se trouve de l'autre côté de la Méditerranée. Ils m'emmenèrent auprès de notre car. Marc était au volant; il avait quitté la gare quand Madame Colas, sa mère, s'aperçut en regardant la liste des vacanciers qu'il manquait une tête de pipe - c'était moi. Comme me l'avait dit Pierre Leflon, je retrouvai les deux Dédé.

Le voyage commenca. Nous avons passé à travers le département de l'Yonne, et puis nous passons près de Dijon. Le lendemain, on constate que les deux compatriotes de Kader avaient disparu. Ils étaient partis sans laisser un mot d'explication. Le départ de ces deux charlots resta sur l'estomac de Chantal et Marc, qu'ils connaissaient car ils avaient fait plusieurs séjours de vacances de l'A.P.F. Kader seul restait fidèle au poste. Il n'y avait plus que 3 valides pour 6 fauteuils - grosse panique à bord !

Cela s'arrangea plus ou moins. Madame Colas était venue pour se reposer ; elle a travaillé toutes ses vacances!

Le Doubs est une région d'élevage. On entend dans les prés les clochettes des vaches. Les montagnes du Jura dans le Doubs sont boisées de conifères qui poussent naturellement, ou plantés de la main d'hommes. On voit quelquefois des buses qui planent, poussant leur cri de chasse.

L'auberge dans laquelle se déroula le camp s'appelle "le Gîte", que Chantal et Marc venaient d'acheter. Marc travaille en Suisse pendant l'été mais il voulait en hiver s'occuper de l'auberge et servir de guide aux clients. Chantal fait très bien la cuisine. Ils ne referont plus l'expérience de recevoir des handicapés car ils ont reconnu que "le Gîte" n'était pas conçu pour cela.

Il y a des magnifiques paysages dans le Doubs. La route qui conduit au village des Fourgs où se trouve "le Gîte" passe entre deux rochers abrupts. Sur l'un se dresse le château de Joux. Marc quitta sa place à la fin de la première semaine. Un jour nous sommes allés à la source du Lison. La route montait en épingle à cheveux et elle descendait le versant pour arriver à la source. Elle sort en cascade par une grotte ; c'est un joli tableau. On a profité d'un jour où il faisait beau pour aller en Suisse au bord du lac de Neufchatel. Nous avons déjeuné sur l'herbe. Bien que la Suisse ne fasse pas partie du marché commun, il ne faut pas de passeport pour traverser la frontière : une carte d'identité suffit.

Comme dans toutes les régions montagneuses, il y a deux saisons touristiques. En été, les gens visitent et ils font du ski en hiver. Depuis quelques années, on a importé des chiens de traineau du grand Nord de l'Amérique. Le traineau à chiens est devenu un nouveau sport.

Pendant mon séjour, le temps ne fut pas tellement beau, et le mauvais sort nous poursuivait. Les derniers jours, Marc a été obligé de rendre le petit car. Il a pu avoir une voiture rapide pour reconduire à Paris les deux Dédé et moi.

Nous sommes arrivés dans des temps record à la gare d'Austerlitz. Kader et Marc me laissèrent à l'accueil où j'atendis plusieurs heures.

Deux employés me mirent dans un wagon avec les autres voyageurs ; on avait enlevé deux sièges pour ma caser avec mon fauteuil et mes bagages. J'ai fait le trajet agréablement de Paris à Poitiers.

René Chausboeuf, alias Papy Pop

Vacances à POMPORT

(juillet 88)

Arrivée de Frédérique, Isabelle et Christine à Pomport, à bon port. Isabelle et Frédérique repartent immédiatement chercher Claire à la gare de Bergerac.

Le lendemain nous avons admiré le **Cingle de Trémolat** (méandre de la Dordogne). Au retour Isabelle perd Annick et Josiane qui se sont dirigées vers Périgueux. Cette route est idéale pour Annick qui s'y perd à tout coup.

Le troisième jour : pique-nique au plan d'eau de **Sigoulès** où certaines ont fini la journée brûlées par le soleil. Dans l'après-midi nous avons repris la route pour regarder travailler un souffleur de verre à **Boisse**. En retournant vers Pomport nous nous sommes arrêtés à **Issigeac**, superbe cité médiévale.

Le jeudi 7 juillet nous partons vers **Sarlat** : en tête Isabelle suivie de Josiane et d'Annick qui, pour la deuxième fois, s'égare dans la nature avec le repas. Nous finissons par nous retrouver après plus d'une heure de recherche.

Le vendredi 8 juillet : repos pour tout le monde ! Nous en profitons pour faire le courrier, la lessive, etc., tandis que Jeff, Annick et Frédérique font des courses... sur la route de Périgueux.

Samedi 9 : direction Bordeaux pour aller chez Paula chercher Michel. Malgré notre retard l'accueil que Paula nous réserve est chaleureux et nous avons bien du mal à la laisser partir travailler. Le temps chaud et beau nous permet de visiter le "vieux Lille" de Bordeaux, selon l'expression d'Isabelle dont le grand frère arrive le soir de Lyon avec sa petite famille.

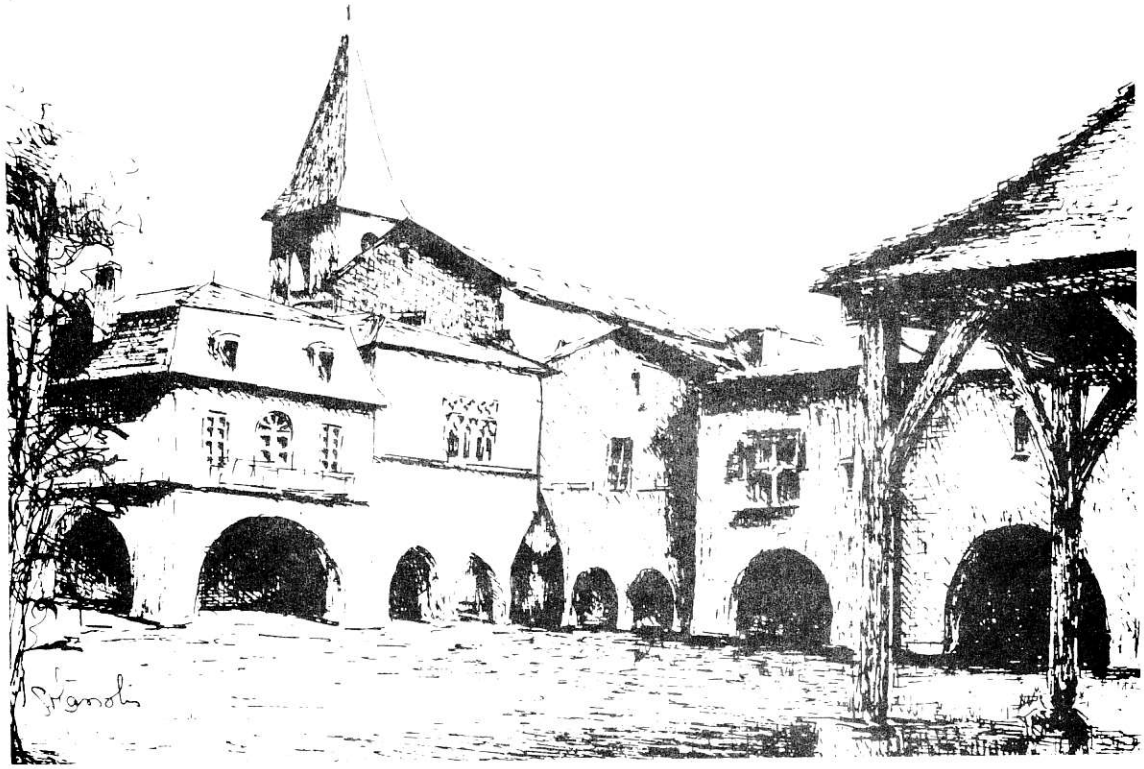
La deuxième semaine passa très vite : visite du château de **Montbazillac** et dégustation de vins moelleux, découverte du gouffre de **Proumeyssac** et de sa merveilleuse "cathédrale de verre" sculptée dans l'obscurité féconde des siècles, du cloître de **Cadouin** avec ses voûtes en ogive richement travaillées, de la bastide de **Montpazier**, massive et conviviale, regards jetés en passant sur le site troglodyte des **Eyzies**, face à la Vézère, où s'abritaient les fils de Cromagnon.

Le Périgord, comme chacun sait, est réputé pour sa gastronomie, et nous ne pouvions manquer la visite au gaveur d'oies du coin (coin) ... qui rassura nos âmes sensibles : les oies ne souffrent pas, et même prennent plaisir au gavage ! (aux dires de l'éleveur). Les scrupules de certains ne les ont pas empêchés de quitter ces lieux, riches de quelques boîtes de "cou de canard farci" et autres délices du genre. Le vin étant de circonstance, un viticulteur, amoureux de sa vigne nous vendit quelques bonnes bouteilles après nous avoir gratifié, de sa voix rocailleuse, d'un cours magistral sur l'art du vin en Périgord.

Point d'orgue de notre séjour : une promenade sur la Dordogne, à bord d'un bâteau, piloté pour nous, par un "Escartefigue" toute panse dehors et casquette de capitaine vissée sur le chef, dont l'amabilité remarquable s'expliqua par ses origines : un gars du Nord ! Si bien qu'au pays du foie gras et autres confits nous dégustâmes, en guise de soirée d'adieu de délectables moules-frites, plat typique du plat pays.

Le camp Béthanie est fini; nous avons découvert une région attachante et rencontré des gens nouveaux, et ma foi cela était bien agréable.

NB. La maison est bien accessible, mis à part les sanitaires qui demanderaient à être aménagés, ce dont nous avons informé le père Costibella qui en a pris bonne note et que nous remercions pour avoir permis ce séjour.



LA CHRONIQUE DE JEAN PIERRE VERDONCK

"Arrachez la liberté à l'erreur" disais-je - vous en souvient-il ? - dans le numéro précédent. Quel est le sens de cette devise ?

Celui-ci : que, par un effort permanent, il faut premièrement débusquer les ressorts idéologiques du mode de vie urbain qui a été imposé aux Français sous la Vème République, deuxièmement changer son comportement à la lumière de ces découvertes et trouver des alternatives.

Voici mon explication du premièrement. Notre environnement post-moderne cache une idéologie nocive qui dit "plus l'homme est coupé de la réalité, de lui-même et des autres, mieux c'est ; c'est-à-dire : plus la décomposition progresse, mieux c'est, car alors l'argent et la matière triomphent encore plus."

Quelques exemples : l'automobile rapide de maintenant coupe le conducteur du pays qu'il traverse et des gens qui y habitent : à 100 kms/heure toute connaissance ou rencontre est impossible. L'hypermarché est fondé sur une stratégie grâce à laquelle le client, isolé, influencé, euphorisé, achète plus que ce dont il a besoin. Le walk-man coupe de l'ici-et-maintenant. Les places par 2 du wagon corail isolent elles aussi.

Voici mon explication du deuxièmement. Au volant, je peux aller moins vite pour m'ouvrir au pays, mais aussi aux personnes qui sont au bord de la route. Dans l'hypermarché, je peux me défendre contre la stratégie mise au point pour me nuire, en ne prenant pas de chariot ou en suivant scrupuleusement une liste. Dans un train, je peux monter chaque fois que c'est possible dans un compartiment, où l'isolement est souvent moindre, vu que les voyageurs ne sont pas seulement côte-à-côte mais aussi face-à-face. Enfin, je peux tenir ma télévision débranchée complètement et ne la brancher que lorsque je désire vraiment regarder une émission.

Que pensez-vous de ces quelques suggestions ?

Jean-Pierre

VOYAGE AU BOUT DU C.H.R. (suite)

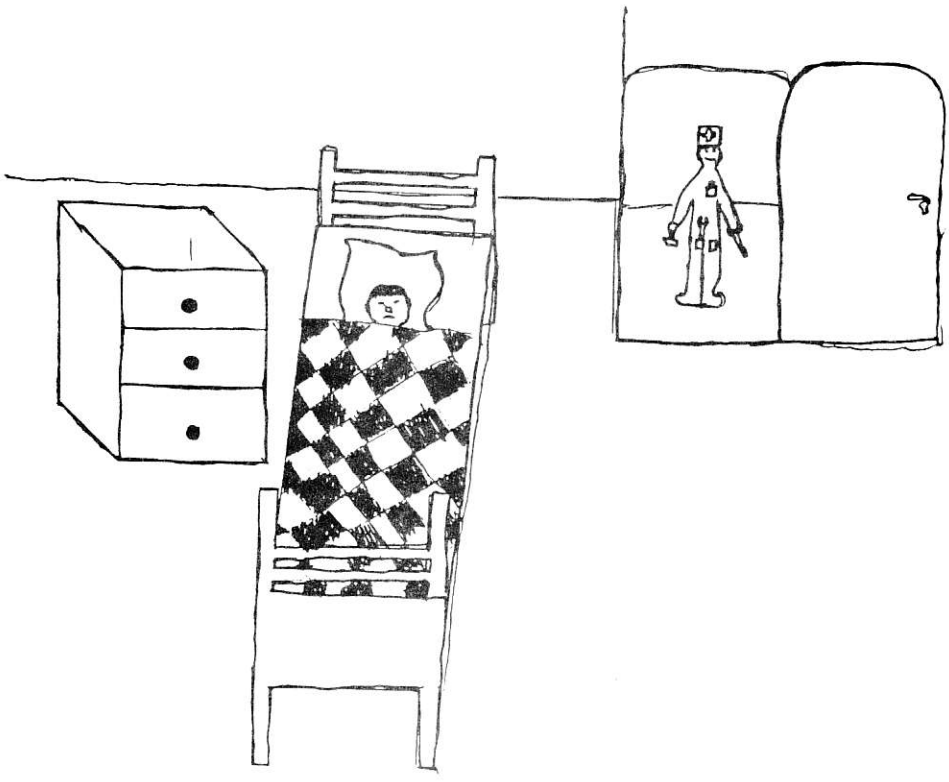
J'avale mes gélules matin, midi et soir, et je ne les encaisse pas; des envies de vomir me prennent, les yeux me piquent, ma vue se trouble, ma Gauloise bleue ne me goûte plus avec son goût de papier brûlé, et l'angoisse monte.

L'angoisse. Cette sensation vilaine dans le ventre, personnalisée, identifiée au premier instant : elle est là. Elle était partie, elle est revenue. L'angoisse est un hôte inconvenant qui vient quand on ne l'appelle pas et qui part sans prévenir : l'estomac alors se desserre et l'air reprend sa valeur de vie en entrant librement dans les poumons.

L'angoisse au CHR, je ne suis pas le seul à la porter en moi, par moments, comme un mauvais bébé : elle rôde partout. Elle se lit dans le sang noir des seringues, dans les cotons souillés, sur les visages blêmes des alités ; elle s'entend dans le bruit de ferraille que fait au matin le chariot de l'infirmière, bourré des instruments nickelés tant redoutés ; elle pèse dans la moiteur de l'air dans les chambres surchauffées, pend à l'ampoule électrique que veille l'insomniaque.

Que peut-il bien se fabriquer dans l'alchimie de mon cerveau avec toutes ces saletés de médicaments que j'ingère avec application ? Un instant pris de vertige, je pense à cesser l'expérience, à arrêter tout cela, à ne pas jouer avec le feu, à quitter la partie : au revoir Docteur, et merci !

Le professeur apparait sur ces entrefaites, grand, élégant, distant, accompagné d'une demi-douzaine de blouses blanches à qui il délivre quelques molles paroles tout en jouant distraitement du marteau-réflexe et du stéthoscope. Il était plus "présent" le jour où, dans son cabinet particulier, nous avions décidé de faire cette expérience. Je ressens comme une évidence que ce n'est vraiment pas le moment de s'ouvrir de ces inquiétudes un tant soit peu profondes : le cadenas est mis et bien mis !



J'évoque timidement mes spasmes de vomissement et mon manque d'appétit, d'une voix blanche et malhabile que je ne reconnais pas. On m'écoute alors, on me sourit même, mais la réponse vient vite, trop vite ; amicale mais péremptoire : "c'est normal, il faut que votre organisme s'habitue" . Et se tournant vers l'infirmière : "Vous lui donnerez du Godamine" . Et de nouveau pour moi, avant de s'en aller : "je passerai Mardi".

- Merci Docteur.

Ce "Merci Docteur" m'a échappé ; et ce n'est pas le premier ! et tous les malades en sont là. "Merci Docteur" . Qu'a-t-il fait pour mériter ce "merci" ? Rien du tout. Au contraire, il m'a frustré par son manque de disponibilité, et au fond de moi je lui en veux même. Et pourtant !

Imaginons un pauvre bougre au pré-terme fatal de son cancer, recevant la visite de son chirurgien lui annonçant qu'il ne peut plus rien faire pour lui et qu'il faut être courageux : je parie qu'il lâchera encore son "Merci Docteur", son dernier.

"Merci Docteur" comme pour s'excuser de la honte d'être là.

Enfin, si les propos du professeur se voulaient rassurants, je n'étais pour ma part pas rassuré du tout. Et mon estomac qui héritait d'un médicament de plus !

Les médicaments sont des substituts pratiques aux relations médecin-malade; c'est comme pour le loto : facile, pas cher, et ça peut rapporter gros. Sinon au malade, du moins aux laboratoires pharmaceutiques. Et vogue la galère !

Trois blouses blanches défilent en deux jours dans ma chambre, avec papier et crayons, pour m'interroger : histoire de la pathologie, ses symptômes divers, les antécédents familiaux, mille questions dont ils consignent consciencieusement les réponses sur leurs feuilles 21 X 29.7. Et de m'examiner aussi : que j'te tape sur les rotules, que j'te chatouille la plante des pieds,, et demi-tour droite, et demi-tour gauche, et lever une jambe, et un bras (et la tête - alouet-te)...

Pas bien futé, le psy ! Je n'ai compris qu'au troisième qu'il s'agissait, bien sûr, d'étudiants en médecine. Mais aussi, pourquoi chacun d'entre eux ne s'est-il pas présenté à moi comme tel ? Il est normal de savoir à qui on a affaire quand on rencontre des gens. C'est la politesse la plus élémentaire. Mais non, pas partout, faut croire. A l'hôpital on est vite un objet et il faut se battre pour s'appartenir.

Ils sont gentils, à part ça, mais qu'ils aillent apprendre leur métier ailleurs ! je ne suis pas venu pour ça, je ne suis pas concerné. Et tant pis pour leurs diplômes et les progrès de la science médicale. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse : moi. Et je n'appréçie pas de me sentir dépouillé à force de réponses.

Alors, victime de la bonne éducation de maman, je réponds quand même, mais laconiquement, en soufflant ostensiblement vers le plafond la fumée bleue de ma cigarette, et prenant un plaisir fin à délivrer ici et là quelques beaux mensonges !

On se venge comme on peut.

Les intraveineuses ne font pas très mal, mais la vue du sang ponctionné me fiche une sale impression au dedans. Et pourtant chaque matin je regarde cette partie de moi, ce vin noir, qui s'en va.

Certains répugnent à voir, tendent leur bras à l'aveugle, mais pour ma part, voyeur impénitent des autres et de moi-même, je regarde : le garrot qui gonfle la veine, l'aiguille à l'extrémité biseautée qui cherche l'angle, puis l'ayant trouvé perce et s'enfonce, et le liquide sombre qui remonte dans la seringue.

En ce monde multi-faces, en tout ce que je fais, en tout ce qui m'arrive, je regarde : joies, souffrances, vérités, mensonges, félicités, accablements, abandons bienheureux et combats douteux ; pour mon bonheur, pour mon malheur, je regarde. Je possède, je me possède. Mes yeux ne se ferment pas facilement, et oublier m'est difficile. Je crois que je suis plus doué pour la vérité que pour le bonheur. Je m'en fais parfois une vertu.

Car enfin, c'est mon corps ce corps blessé ! ma vie cette vie si particulière; ma richesse en ce monde, mon unique fortune; et je ne vais pas la laisser s'écouler à regarder son ombre, la laisser s'effilocher au fil des jours sans les dessiner, en abandonner les morceaux dans les tonneaux du temps à n'en garder qu'un brouillard au dernier jour rendu !

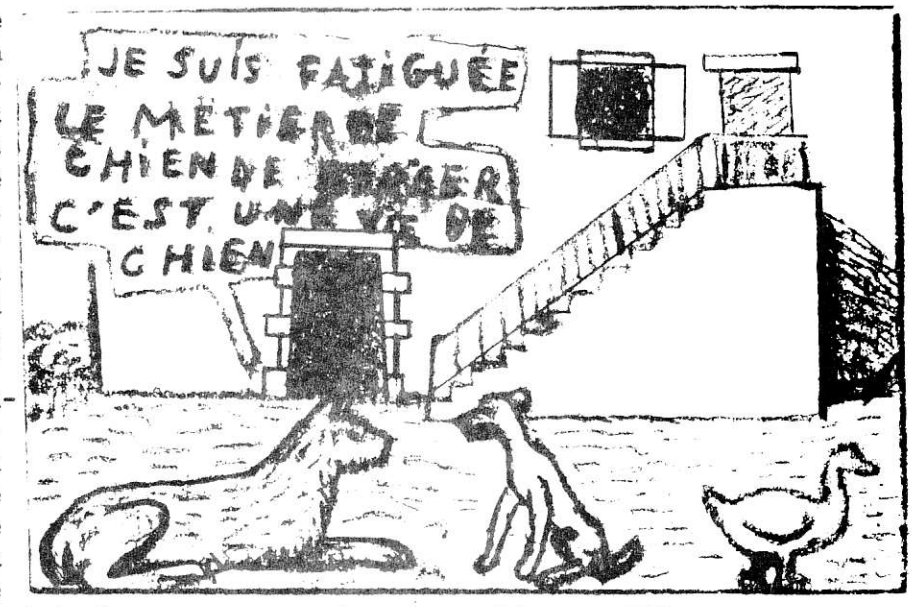
Non ! C'est mon corps, c'est le mien et j'y tiens - il y a du sang sur ce chemin mais je l'aime : c'est le mien !

Ceci dit, les piqures ont toutefois ceci d'agréable qu'elles sont faites généralement par des infirmières, c'est-à-dire par des femmes ; et la plupart du temps gentilles et souriantes ; rapides certes, pressées, mais prenant le temps quand même d'un sourire, d'un petit mot aimable ; et moi, comme tant d'autres, paumé parfois, triste souvent, je guettais et recevais ces petites marques d'attention avec énormément de gratitude ; comme on recueille les gouttes d'eau dans le désert aride. Qui dira, sur le chemin d'embûches, le simple secours d'une présence féminine.

Michel Auville

(à suivre)

LA LETTRE OUTRE-TOMBE D'UNE PETITE CHIENNE.



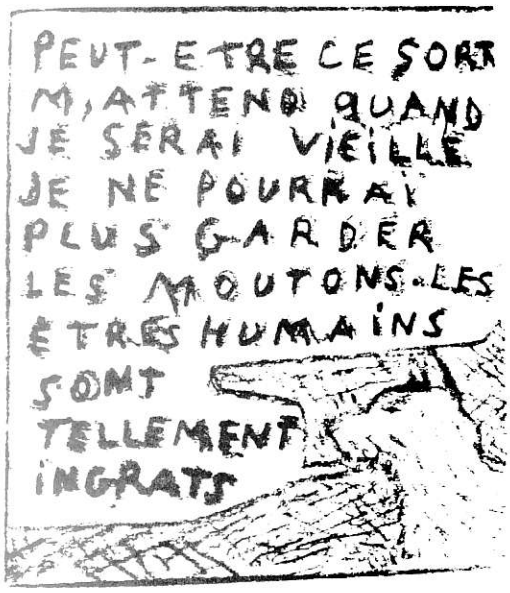
J'étais une petite chienne; on me trouvait gentille et on m'appelait Finette. Je vivais dans un coin retiré du Lot. Je tenais compagnie à ma maîtresse qui avait des difficultés à marcher. Je restais à ses pieds, je l'aimais bien. Evidemment, j'avoue humblement que j'ai eu quelquefois l'envie d'être à la place de ma copine Mirka (l'autre chienne de mes maîtres) qui gardait les moutons et les deux chèvres. Elle courait toute la journée autour du petit troupeau dans les près au soleil ou à l'ombre des arbres. Je n'étais pas jalouse car je savais que tout n'était pas rose pour elle. Elle était bien fatiguée quand elle revenait à la ferme le soir, elle n'avait pas le droit d'entrer dans la maison de nos maîtres. Enfin, chacun a son métier, elle était bergère et moi demoiselle de compagnie.

Les commerçants venaient dans la cour avec leur camionnette pour vendre leur marchandise. Un jour le malheur s'abattit sur moi pendant que je me dégourdissais les pattes en gambadant autour d'une de ces voitures tandis que ma maîtresse faisait ses provisions. Je ne fis pas attention ; le marchand était remonté dans son véhicule et il démarrait. J'ai reçu un choc violent et je tombai sur le sol; une roue de la camionnette m'avait heurtée.

Je perdis connaissance ; quand je suis revenue à moi, j'étais dans le chai du maître, où il mettait ses tonneaux de vin. J'étais toute seule et je souffrais beaucoup. Pourquoi n'étais-je pas dans la cuisine, sur mon petit tapis auprès de ma maîtresse? J'essayai de me mettre debout, mais hélas mes pattes de derrière refusaient obstinément de m'obéir. Tout à coup je vis dans la pénombre du chai Mirka, qui profitait que la porte était restée entrouverte pour venir me voir. Je lui demandai pourquoi notre maîtresse ne venait pas pour m'apporter à boire, à manger et quelques caresses.

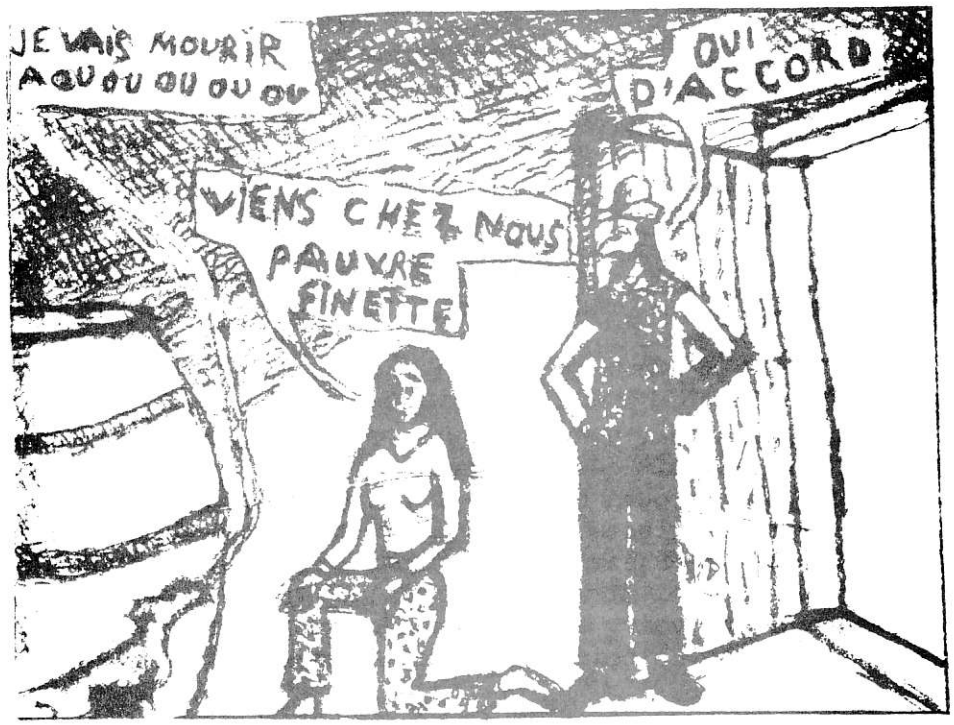
Mon amie parut gênée par cette question mais elle finit par me répondre que la maîtresse ne voulait plus entendre parler de moi. Veut-elle que je meure de faim et de soif ? Est-ce cela la récompense de ma fidélité ?

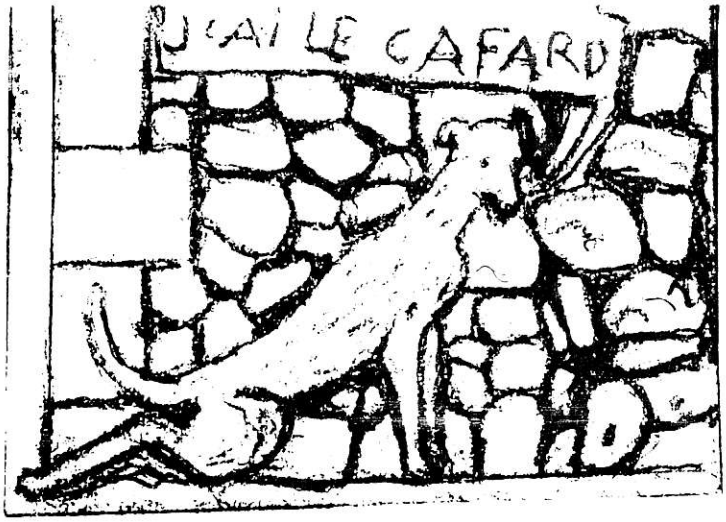
Dehors le maître appela Mirka. Celle-ci me lécha, c'est notre façon à nous les chiens de s'embrasser et elle s'en alla en marmonnant entre ses dents quelque chose sur les humains que je n'ai pas compris.



J'ignore combien de temps je restais dans le chai. J'avais soif, pauvre moi. Dans le silence de la nuit j'entendais les trains de la ligne de chemin de fer qui passait près de la ferme. Michel et Claudine, deux jeunes gens qui venaient pour aider mes maîtres dans leur travaux, me virent dans ce triste état et ils m'emmenèrent chez eux. Ils habitaient une maison qui tombait en ruine. Ils lui avaient donné un nom : "fleur de carotte". Mes nouveaux maîtres jouaient de la guitare le soir devant le feu de la grande cheminée.

Ils étaient gentils pour moi, mais mon train arrière resta paralysé. Je me traînais péniblement autour de la maison, j'étais très triste. Je ne pouvais plus courir ni sauter. Moi qui rêvais d'être un jour maman de jolis chiots, tout était fini pour moi maintenant. Il faut avoir des nerfs d'acier quand on est handicapé.





Mon jeune maître, Michel a eu l'idée de fabriquer une petite voiture à deux roues destinée à porter la partie paralysée de mon corps. Maintenue par une courroie passée autour de mes reins, je pouvais me déplacer avec mes deux pattes de devant. Naturellement ça ne valait pas mes quatre membres mais cela me permettait de m'éloigner de la maison de mes nouveaux maîtres.

Alors je commençais à observer la faune qui vivait auprès de moi. Je regardais les pucerons qui dansaient autour des troncs d'arbres dans quelques rayons de soleil, les hirondelles qui bâtissaient leurs nids avec de la boue et de la paille ou du foin, collés contre la poutre d'un hangar. Après que les oeufs étaient éclos, je voyais trois ou quatre petits becs émerger du nid. Ils s'ouvraient largement quand les mères ou les pères apportaient de la nourriture.

J'ai vu une hirondelle s'amuser à braver un chat en lui passant et repassant sous le museau comme une flêche. Le chat levait chaque fois la patte pour l'attraper mais elle était déjà loin. Sans doute dégoûté parce qu'il ne pouvait pas prendre l'oiseau, le félin partit. L'hirondelle n'abandonna pas pour autant la partie. Elle poursuivit le chat en faisant du rase motte ; quand elle passait près des oreilles de son ennemi, elle poussait des cris aigus. Cela avait le don d'affoler et de mettre en colère le petit carnivore.

Le spectacle me réjouissait car au fond de moi je n'aimais guère les chats, sans doute parce que j'appartiens à l'espèce des chiens. Les hommes disent de deux personnes qui ne s'entendent pas qu'ils sont comme chien et chat. Je sais bien que ce n'est pas toujours vrai car l'amitié peut exister entre un chat et un chien quand ils vivent chez le même maître. J'ai connu une chienne qui se laissait têter par un matou. A propos de mes semblables, mes maîtres avaient un chien d'assez grande taille. Il s'appelait Oslo. Au début il était doux; mais son comportement changea. Il attaquait sans raison les autres chiens des environs. Un jour mes maîtres s'absentèrent, certainement pour aller au village voisin. Ils nous avaient laissé tous les deux enfermés dans la maison. Pour me reposer ils ne m'avaient pas mise dans ma petite voiture. Oslo devenait nerveux. Je vis dans ses jeux la folie qui s'emparait de lui. Il se rua sur moi et me mordit cruellement. Il s'acharna après moi. A l'arrivée de nos maîtres j'étais couverte de sang. Michel et Claudine dirent "Oslo est dangereux ; nous allons le faire piquer." Je ne savais pas encore le sens de cette phrase. Tandis que ma maîtresse me soignait Michel, emmena son chien. Quand il revint il était seul.

J'attendis que mes blessures guérissent pour m'intéresser de nouveau aux animaux. On a besoin de quelque chose de passionnant quand on est handicapé. En me promenant sur une petite route qui serpentait au milieu des champs, je vis les restes d'une cabane en pierre. Le toit avait disparu et les murs étaient à demi-écroulés. Dans un de ces pans de murs il y avait un trou qui servait de refuge à un petit lézard gris. Celui-ci se chauffait au soleil sur une pierre qui faisait saillie devant l'entrée de son abri.

Une mouche verte se posa en bas du mur sur l'herbe. Aussitôt, le lézard descendit de sa plate-forme et se jeta sur cet insecte en le saisissant entre ses mâchoires. Il le mâcha sommairement, et avala sa proie. Il avait un corps mince et une petite tête. Je l'appelai Griset à cause de sa couleur. Le lendemain je revins et je m'aperçus que Griset était Grisette car elle n'était pas seule. Elle était en compagnie d'un autre lézard.

Celui-ci était trapu et avait un crâne large. Je compris que c'était un couple. Et peu à peu, j'ai connu les moeurs de ces petits reptiles. Ils muent au printemps. Leur vieille peau se détache en lambeaux faisant apparaître la nouvelle.

Une après-midi, je découvris au carrefour de quatre chemins un tas de grosses pierres. Entre elles il y avait des vides où gîtait un couple de lézards verts que je baptisai Zaza et Zozo. Zaza était svelte. Son dos était marron. Ses flancs étaient ornés de bandes blanches et le dessous de son corps était jaune. Zozo était vert émeraude par dessus et par dessous jaune citron. Son crâne, vert olive, était orné de tâches jaune cuivre. Le soleil faisait briller leurs jolies couleurs ; on aurait dit des jouets vernis. Il y avait tout le long du tas de pierre des herbes et des fleurs qui attiraient des tout-petits limaçons et des insectes. C'était pour les deux lézards un terrain de chasse. La nature est belle quand on la regarde de près et elle est aussi un livre ouvert qui apprend beaucoup de choses à ceux qui se donnent la peine de regarder.

Un jour mes maîtres quittèrent Fleur de carotte pour se loger dans une maison du village pour avoir un peu de confort, car Claudine attendait un chiot. Oh, excusez-moi, je voulais dire un enfant.

Au fil du temps ma santé se dégradait et je souffrais. Un matin Michel dit à sa femme "il faut piquer Finette car elle a mal". Je ne comprenais toujours pas ce mot : piquer. Je croyais dans ma naïveté qu'on avait fait une piqûre à Oslo pour le guérir de sa folie. Je croyais aussi que les hommes allaient me rendre la santé. Mon maître me conduisit chez un autre humain. Celui-ci m'enfonça dans le corps une aiguille creuse dans laquelle il fit couler un liquide. En quelques instants je sentis la mort éteindre tout en moi. Je passais de l'état d'être vivant à une chose inerte et froide. Cela n'a pas empêcher la terre de tourner, ni le soleil de briller. C'est le destin de chaque végétal et de chaque animal de naître, de vivre et de mourir.

Même les soleils et les planètes qu'ils forment tournent dans l'espace pendant des millions et des millions d'années puis ils tombent en morceaux. Les humains, ces primates, en tous les temps et dans tous les pays ont inventé par peur de la mort des paradis imaginaires dans lesquels ils croient qu'ils revivront après leur trépas.

Je termine cette lettre grâce à laquelle j'ai pu sortir pendant quelques minutes du néant.

Votre petite servante,
Finette.

EL BRASIL...

Copacabana, macumba, maracas... des noms qui résonnent dans nos têtes sur rythme de samba,...

Et le carnaval une nouvelle fois referme ses portes aux touristes venus chercher quelques notes d'exotisme, de bonheur à bon compte, et d'ensoleillement féérique... mais, **abaissons les masques** et la fête finie laisse place aux réalités quotidiennes qui caractérisent ce pays (grand comme 16 fois la France) fait de contraste et de démesure :

. si l'on sait qu'il y a tout juste 100 ans, que l'esclavage a été aboli, il n'en reste pas moins des tortures atroces et totalement impunies ;

. 21 ans de dictature militaire, ont fait place en 1985 à la toute jeune démocratie qui fait actuellement ses preuves mais les réformes (agraires et autres) ne restent bien souvent que théoriques...

. Le problème des "sans-terre" (6 millions de familles) est certainement un des points clés de ce peuple ; 60 % des terres cultivées appartiennent à 2 % des propriétaires..! et en moyenne il y a **un mort tous les 2 jours** dans ce combat de la terre.

. 50 % des brésiliens gagnent au maximum 50 $ par mois, et l'inflation atteint presque les 300 % annuels tandis que la dette extérieure avoisine les 105 milliards !

. Les zones hyper-riches côtoient la pauvreté extrême où les gens des favelas (bidonvilles) n'ont pour vivre que ce qui provient des ordures ménagères récupérées devant les immeubles cossus ; les favelas foisonnent autour des mégapoles, telles un cancer, jusqu'à parfois héberger plus de la moitié de la population de ces agglomérations.

César CHAVEZ disait :
"Quelle terrible ironie de devoir constater que ceux-là même qui récoltent les produits que nous mangeons, n'ont pas assez de nourriture pour leurs propres enfants."

. L'accroissement démographique galopant et ses conséquences :

- 40 millions d'enfants dans les rues... l'engrenage de la faim, les vols, la violence, la police et les coups, la drogue (leurs poumons sont rongés par les vapeurs de colle et autres), le FEBEM (maison de correction mais qui entretretient sa réputation d'école du crime et de la torture...), l'évasion, et ça recommence...

- les autres vivent en famille mais "travaillent" très jeunes (6/8 ans) exploités au plus haut degré (cireurs de chaussures ou vendeurs de journaux, prostitution des deux sexes...) ;

. L'analphabétisme par exemple au NORDESTE (appelé "triangle de la sécheresse et de la faim") dépasse les 49 % ;

. Le prix d'un kilo de pain correspond à plus de 2 heures de salaire moyen d'un ouvrier...

Ainsi le spectre de la misère, de la famine, de la violence et de la répression reste bien vivace... !

Mais pour quelques familles francaises (et en Moselle particulièrement) le BRESIL résonne aussi du nom de nos enfants et leurs sourires sont nos rayons de soleil...

En effet, pour sauver ces enfants dont le pays lui-même n'arrivera pas à résorber le problème démographique, et aussi pour ouvrir nos bras et notre coeur à un (des) enfants(s), nous nous sommes tournés vers le Brésil pour l'adoption...

Dr A.A. KIELMANN disait :

"Les enfants sont toujours ceux qui souffrent le plus.
Ils sont les premiers à mourir,
Les premiers que l'on néglige,
Les premiers à guérir si la situation s'améliore."

Les nôtres s'en sont sortis. Enfants désirés, choyés, aimés..., ici ils disposent du vivre et du couvert... avec l'amour en plus... choses qu'ils n'ont peu ou pas connues "là-bas". Je ne juge pas, je ne me le permettrais pas, connaissant trop bien la douleur de **devoir** renoncer à nourrir et à chérir son oisillon au ventre affamé et d'être contraint de l'abandonner, bébé ou un peu plus grand !

A travers l'association **Enfance et Familles d'Adoption**, nous essayons d'aider les futurs parents dans le dédale administratif conduisant vers le bambin, de les préparer, de les aiguiller et de cheminer avec eux vers cette merveilleuse rencontre, ainsi que de résoudre questions et problèmes de l'avant et de l'après-adoption. Nous organisons aussi des rencontres entre familles adoptives et "candidats" à l'adoption. Le mélange d'enfants est vraiment cosmopolite (pour les principaux : Sri-Lanka, Corée, Brésil, Tahiti, Inde,... et France).

Claudette Combe (auteur de plusieurs livres sur l'adoption)
interroge devant la photo de ses enfants multiraciaux :
"Qui a dit que les races ne pouvaient pas s'entendre ?"

D'autre part, par le biais d'une association allemande en liaison avec le Brésil et l'Inde principalement, nous essayons de financer des orphelinats.

Un couple revenu récemment du Brésil avec deux enfants, me confirmait encore : dans leur orphelinat, il n'y avait qu'un seul point d'eau et pas d'électricité ; presqu'une soixantaine de grands gosses et trop peu de personnel, pourtant dévoué pour tenir les locaux propres et s'occuper des gamins.

Nous récupérons tant des **médicaments pédiatriques** qui font défaut là-bas, que des **vêtements** d'enfants et aussi des **jouets**, choses inexistantes dans ces collectivités. Et surtout une **aide pécuniaire** qui permet de parer sur place au plus urgent.

En dehors de tout cela et à ma propre initiative lorsque, de retour du Brésil il y a trois ans (avec Emmanuel, âgé d'à peine trois mois) et ayant vu toute cette misère, j'ai décidé d'aider un cas précis mais d'y associer le plus de monde possible.

C'est vers Salette que j'ai choisi de me tourner. Jeune fille handicapée, rencontrée là-bas et qui n'avait jamais été scolarisée. Après un "parrainage de groupe" de 3 ans, elle a pu avoir une mise à niveau de l'instruction, mais surtout s'ouvrir à d'autres et retrouver confiance en elle, car les 20 premières années de sa vie s'étaient passées entre X séjours à l'hôpital (servant d'ailleurs de cobaye pour des opérations parfaitement inutiles pour elle-même). Puis elle a passé le relais à Solange, une fille hors du commun : malgré son handicap, elle se bat pour devenir médecin. Travaillant le jour pour payer une partie de ses études et des frais annexes (transport,..) elle étudie le soir et prépare activement le concours d'entrée à la Fac. Les études et livres sont très chers et notre aide est indispensable. (Je dis "notre aide", car si j'ai suscité et si je coordonne cette action, c'est bien entendu un "parrainage collectif" dont chacun de nous est l'acteur.)

Je crois avoir tout dit pour aujourd'hui, sur ces sujets qui me tiennent à coeur, et si Emmanuel est là pour me rappeler à chaque instant, l'immense bonheur que nous avons de partager notre vie, je n'oublie pas ceux qui souffrent sur place et mon appel est d'autant plus ardent, que je dois retourner au Brésil prochainement (?) pour chercher un deuxième enfant et que j'aurai ainsi l'occasion de revoir Salette et Solange (et mes autres amis), de discuter avec elles et leur remettre directement l'argent.

Mes remerciements à vous tous s'ajoutent à celui, très reconnaissant, de Solange dont je transcris ici un extrait d'une lettre récente :

"...je travaille en équipe dans un service de pédiatrie réservé aux cancéreux, 16 enfants. Cela m'enrichit beaucoup ; ce sont eux qui m'apprennent beaucoup de choses : je joue, je ris, je pleure avec eux...
Je prépare mon examen pour faire médecine. Je sais que c'est dur et je ne suis pas très prête car je n'ai pas beaucoup le temps pour m'y préparer vu mon travail...
...Ici, à Porto Alègre, j'habite avec trois autres personnes, cela n'est pas légal mais revient moins cher. Vues les distances, je ne peux souvent voir mes parents et mes 4 frères et soeurs...
...je vous remercie de tout coeur pour votre aide. Au Brésil, la vie est très dure, il y a beaucoup de chomage, de personnes ayant faim et souffrant de solitude et de tristesse...et l'on ne peut rien faire..."

(chèques à m'envoyer directement pour les verser sur le compte spécial Brésil)

Marie-Thérèse BALLAND
12 rue des plantes 57000 METZ

TENDRE FLEUR

Lorsqu'apparaît devant mes yeux une fleur,
Je ressens tout d'abord un grand bonheur,
Suivi par une sorte de frayeur,
De la voir disparaître dans l'horreur,
De notre monde rempli de malheur.

Comment une si fragile tige,
Et de non moins délicats pétales,
Pourraient être assez forts et solides,
Pour résister aux vents et tempêtes
De nos civilisations cruelles.

Joël DOSSETT

30 Novembre 1988